

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band: 11 (1903)
Heft: 41

Artikel: Esquisse d'un traité de la religion en général
Autor: Michaud, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403552>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ESQUISSE D'UN TRAITÉ DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL.

II^e PARTIE.

Ce que la vraie religion doit être ¹⁾.

Ch. IX. Ce que la vraie religion doit être en général : sa positivité.

Tout rapport dépend de la nature de ses deux termes. Dieu est un être positif, puisqu'il est l'Etre par excellence; l'homme aussi est un être positif. Donc la religion, lien entre Dieu et l'homme, doit être positive. — Une religion est positive, quand elle a, outre sa doctrine et sa morale positives, un culte positif. Le culte est le principal caractère de positivité de la religion: car, sans le culte, la religion cesserait d'être religion pour n'être plus qu'une philosophie, une science ou une morale. Or, il a été démontré précédemment que la philosophie, la science, la morale ne suffisent pas sans la religion; que la philosophie, même religieuse, n'est pas la religion; que la philosophie affirme Dieu et l'homme, mais ne les lie pas; qu'elle laisse Dieu dans le ciel et l'homme ailleurs; qu'elle ne met ni Dieu dans l'homme ni l'homme en Dieu; que, par conséquent, la religion, relation directe et intime avec le principe universel et vivant, ne peut être remplacée ni par la philosophie, ni par la science.

Le culte positif supplée à ce que le sentimentalisme vague a d'insuffisant: sans le culte, en effet, la religion ne serait qu'une religiosité vague et débile; sans le culte, la philosophie, même religieuse, est froide, inactive, inféconde. Le culte, au contraire, est en même temps une leçon vivante de philosophie

¹⁾ Voir la I^{re} partie dans la *Revue* d'octobre 1902, p. 642-674.

religieuse vivante, et un acte vivant de morale pratique et élevée. C'est un fait que, partout et toujours, chez tous les peuples et toutes les peuplades, la religion a impliqué un culte positif envers le Dieu réel et vivant auquel on croyait; les adorateurs du dieu Motogon, dans l'Australie occidentale, n'ont cessé de l'adorer que lorsqu'ils l'ont cru mort: athéisme et absence de culte s'enchaînent, mais dès qu'on croit à un dieu réel et vivant, il est logique de lui rendre un culte positif et vivant. Les aveux d'une foule de philosophes (Gibbon, Burnouf, Max Müller, Jules Simon, Mamiani, etc.) sont formels sur ce point. Même si l'on considère la religion au simple point de vue psychologique et subjectif, on constate qu'elle est un fait expérimental: éloignement du mal, conversion au bien, régénération en Dieu, toutes choses positives, quoique spirituelles et intérieures; et cette positivité spirituelle et intérieure exige logiquement une expression extérieure, des actes positifs extérieurs qui en soient la manifestation et la preuve. De là le culte. De cette notion il résulte évidemment que le culte vrai et positif doit être non seulement intérieur, mais encore extérieur, soit privé, soit public. Nous reviendrons plus loin sur ce dernier point (ch. XI, n. 3).

Dire que le culte est en contradiction avec le vrai spiritualisme religieux, sous prétexte que l'élément religieux est mystique, intérieur, invisible, et que par conséquent il ne peut être ni extérieur ni social¹⁾, c'est méconnaître la nature de l'idée, du sentiment, du spirituel, de l'homme même: car plus une idée et un sentiment sont vivants, plus ils tendent à être exprimés et communiqués. Voir dans le *Tr. de l'Eglise en général* la nécessité d'une société religieuse pour fortifier l'élément religieux. Voir aussi dans le *Tr. de la Religion en général* la nature de l'élément religieux comme idée, sentiment, volition et action.

Dire que le culte est inutile sous prétexte qu'il n'apprend rien de nouveau à personne, c'est se méprendre sur sa notion véritable: car il n'a pas pour but d'apprendre quelque chose de nouveau à ceux qui le pratiquent, mais d'exprimer envers Dieu les sentiments de l'âme et de les fortifier en les expri-

¹⁾ C'est la thèse, très erronée et très antiphilosophique, soutenue par M. Récéjac dans la « Revue philosophique » (septembre 1902), sous ce titre: « La confusion entre l'ordre social et l'ordre religieux ».

mant. Le culte pénètre l'homme des éléments de raison, de justice, d'abnégation, de sacrifice, qui sont déposés froidement dans les enseignements du dogme et dans les préceptes de la morale; il est la chaleur qui échauffe, qui fait germer ces éléments et prépare leur éclosion en vertus.

Condamner le culte sous prétexte que les cérémonies trop abondantes font plus de mal que de bien, est un sophisme : car le culte vrai se tient à égale distance de l'excès et du défaut. La juste mesure, en cette matière délicate, dépend des besoins spirituels et des goûts des populations, choses qui varient suivant les climats, les traditions, l'état des esprits, l'éducation, etc. En tout cas, tout culte rationnel doit être compris et par conséquent se faire en langue vulgaire.

Dire que c'est par religion que l'on ne professe aucune religion, c'est vouloir faire de l'esprit, mais au détriment de la vérité : car, si certains cultes sont défectueux, grotesques, scandaleux même, le culte vrai, rationnel — il est possible et réalisable — ne peut être que bon.

Dire que les actes du culte n'ont pas de valeur morale en eux-mêmes et que dès lors ils tournent à la superstition, c'est aussi se méprendre : car le culte bien compris ne peut qu'exciter et disposer l'âme à la pratique des devoirs moraux.

Dire que le culte de l'idéal, religieux ou non, doit s'absorber dans l'art, c'est s'abuser; car l'art n'est que l'expression sensible du beau. Le culte ni ne le condamne, ni ne le remplace, mais il supplée à son insuffisance, en disposant non seulement l'artiste, mais chaque homme, à exprimer lui-même ses sentiments d'abnégation et de sainteté envers Dieu, l'Idéal parfait, absolu, vivant et personnel. La sphère de l'art et celle du culte sont donc différentes.

Dire que le culte est inutile parce qu'« on ne prouvera jamais expérimentalement l'effet d'une prière » (Renan), c'est sophistiquer : car le culte est indépendant des effets matériels de telle ou telle prière; il consiste dans l'adoration de Dieu comme créateur, comme maître, comme père, comme fin, adoration qui est un devoir, et non, comme on semble le supposer, un moyen plus ou moins magique d'obtenir des faveurs d'un Dieu qui aurait besoin ou d'être éclairé sur notre situation, ou d'être touché, ou d'être habilement gagné à notre cause.

Ch. X. Ce que la religion doit être par rapport à Dieu : ses qualités divines.

La religion, étant un lien entre *Dieu* et *l'homme*, doit avoir en même temps des propriétés qui lui soient imposées par la nature de Dieu, et des propriétés qui lui soient imposées par la nature de l'homme. Elle doit être à la fois divine et humaine. Plus elle sera divine et humaine, plus elle sera vraie. Voyons donc d'abord, dans ce chapitre, ses qualités divines. On peut les résumer dans les dix-sept suivantes :

I. *Une religion divine doit être objective.* Dieu étant l'Etre *a se*, absolu et indépendant, la religion ne saurait avoir un caractère divin qu'à la condition d'être objective, d'avoir sa réalité propre, certaine, déterminée, indépendante des caprices humains. C'est par cette objectivité qu'elle peut se distinguer de ce qui n'est que superficiel et relatif. Si la religion n'avait pas de principes objectifs fermes, si elle ne reflétait pas en elle (quoique d'une manière imparfaite) l'absoluité divine, elle ne porterait pas le cachet divin ; elle manquerait de sa première et plus essentielle qualité. — L'école dite subjectiviste, qui a été utile en réveillant le sentiment religieux dans les consciences endormies, a été cependant très nuisible à la religion même, en effaçant en elle ce caractère de stabilité divine, et en ouvrant la voie à la fantaisie sans frein. Ce n'est pas seulement pour nous protéger contre nous-mêmes que nous avons besoin d'une telle objectivité, c'est encore parce que la religion en soi (qu'il ne faut pas confondre avec la vie religieuse subjective), existe en soi, comme la vérité, la beauté et la bonté : de même qu'il y a un idéal de vérité et de perfection, qui existe par sa nature intrinsèque et qui est indépendant de l'arbitraire de nos imaginations, ainsi y a-t-il une religion, fondée sur cet Idéal même, Idéal vivant, personnel, absolu, créant l'univers, conduisant l'humanité à sa fin dernière, Idéal adorable et adoré. — On voit dès lors combien se trompent les subjectivistes excessifs, qui prétendent que toute religion est bonne, quelle qu'elle soit ; que chacun est libre de se faire sa propre religion à son image et à son usage particulier ; que la différence des religions n'importe pas plus que la différence des individus. Ils oublient que, si chaque individu est libre, aucun n'est autorisé à violer le sens commun, le

droit commun, la vérité objective générale, en un mot ce fonds commun qui est le bien de tous et qui s'impose à tous.

II. *Une religion divine doit être surnaturelle.* Considérée du côté de Dieu, la religion doit évidemment être supérieure à l'homme, donc sur-humaine, donc sur-naturelle (car cette expression signifie *au-dessus* de la nature humaine, et non pas *contre*); comme telle, la religion doit introduire dans l'homme une perfection plus grande que celle qu'il possède quand il est réduit à lui-même; elle doit faire de lui une sorte de récipient supérieur de la divinité; elle doit le faire vivre de la vie divine à un degré plus éminent. Le naturalisme irrégieux, qui nie Dieu et le surnaturel, ou qui sépare Dieu de l'homme et l'homme de Dieu, est évidemment une erreur.

La question du surnaturel est élucidée dans le « Traité du Surnaturel, de la Révélation et de la Grâce » ¹⁾. Qu'il suffise ici de remarquer: 1° que le surnaturel n'est pas le miraculeux, attendu qu'on peut concevoir, sans aucune violation d'une loi de la nature, un progrès dans l'homme, c'est-à-dire une lumière, une beauté, une justice supérieures à celles auxquelles il s'élève de fait par ses seules forces naturelles; — 2° que le surnaturel est possible, soit à Dieu, qui peut communiquer à l'homme une telle lumière et une telle force morale, soit à l'homme, qui est en effet capable de les recevoir, sans être pour cela constitué dans une « espèce » nouvelle. On peut concevoir l'homme restant homme et cependant réalisant, sous l'action d'une force supérieure, une évolution et un progrès qu'il n'aurait pas pu réaliser seul; il n'y a dans cette conception aucune contradiction; — 3° qu'il est même naturel à l'âme humaine de n'être jamais satisfaite de ce qu'elle possède, de vouloir s'élever toujours plus haut et atteindre ainsi, de degrés en degrés, à un idéal plus sublime. Sans pouvoir devenir Dieu, l'homme peut cependant s'approcher sans cesse de Dieu par le développement de ses facultés intellectuelles et morales; les capacités et les élans de son âme l'y excitent et font naître en lui des besoins de surnaturel qu'une religion surnaturelle seule peut satisfaire; en sorte qu'on peut dire que l'homme qui veut donner à ses facultés tout leur développement possible, postule naturellement le surnaturel.

¹⁾ Ce Traité est le neuvième de notre Cours de Théologie dogmatique.

III. *Une religion divine doit être spirituelle et spiritualisatrice* : — spirituelle, car Dieu, Esprit parfait, doit être évidemment adoré en esprit par un culte éminemment spirituel ; spiritualisatrice, car issue de l'Esprit et tendant à l'Esprit, elle doit favoriser, partout où elle est pratiquée, le constant développement de l'esprit. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elle doive bannir le culte extérieur : car nous verrons que la vraie religion exige aussi un culte extérieur. Mais ces deux exigences sont conciliables, en ce sens que les rites extérieurs doivent être pénétrés, le plus possible, d'éléments spirituels : tout rite vraiment religieux doit être symbole d'une idée juste ou d'un sentiment élevé. *Littera occidit, spiritus vivificat*. En religion, les paroles et les actes doivent être esprit et vie.

IV. *Une religion divine doit être vivante et vivifiante*. Dieu étant la vie pleine et parfaite, la vraie religion doit donc être une diffusion de sa vie. Loin de rendre l'âme plus passive, plus inerte, elle doit la rendre plus active, plus vivifiante : *ut vitam habeant et abundantius habeant*. Donc est faux ce genre de mysticisme qui étiole les esprits, paralyse les consciences, déprime les caractères, prohibe l'expansion de la vie spirituelle, condamne la diffusion de la vérité, etc.

V. *Une religion divine doit être éclairée et lumineuse* : éclairée, car Dieu, Intelligence parfaite, ne peut être glorifié que par la clarté et dans la clarté ; lumineuse, car Dieu, Lumière infinie, ne peut répandre que la lumière. Non qu'une personne ne puisse être religieuse sans être savante ; mais la vraie religion ne doit combattre ni la raison, ni la lumière, ni la science ; elle doit, au contraire, les favoriser et les développer. Donc l'obscurantisme est opposé à la vraie religion, et la foi aveugle, qui repousse la lumière et combat la raison, n'est pas une foi vraiment religieuse ; elle n'est que la crédulité, mère de la superstition. La vraie religion est à égale distance des faux mystiques qui, sous prétexte que la raison peut se tromper, lui défendent de raisonner, et des savants irréligieux qui, sous prétexte qu'il y a de fausses religions et de fausses théologies, condamnent la vraie religion et la vraie théologie. Encore une fois, la vraie religion appelle la science et bénit toutes les sciences, surtout la science qui, en affranchissant notre esprit du joug de l'erreur, nous donne l'empire

sur nous-mêmes et nous porte à la sainteté. Deux vérités, loin de se combattre, doivent s'appeler, se concilier et se fortifier l'une l'autre. La vraie religion recherche d'autant plus la vraie science qu'elle sait que les superstitions, ses plus grandes ennemies, sont combattues et dissipées par la science même.

VI. *Une religion divine doit être véridique.* Ce n'est pas assez que la religion soit éclairée et lumineuse, amie de la science et des sciences, elle doit encore être véridique et développer dans ses adhérents la véracité. L'amour de la vérité, en effet, est encore plus précieux que la glorification de l'intelligence et de la science. Il est des hommes qui, tout en faisant profession d'aimer la science et d'applaudir aux progrès des lumières, mentent en maintes circonstances, n'acceptent la vérité que lorsqu'elle s'harmonise avec leurs systèmes et « leur science », et cherchent plutôt le triomphe de leurs idées, de leur Eglise, de leur religion même, que celui de la vérité. Ils ne craignent pas de mentir, par piété et pour la piété, disent-ils. Ces savants (car ils peuvent être savants sur certains points et dans certaines questions) manquent de sincérité et de véracité en matière de religion. Ils oublient que Dieu n'a besoin d'aucun mensonge ; que Dieu étant la vérité même, la vraie religion ne saurait ni s'appuyer sur le mensonge, ni entretenir l'esprit de mensonge et d'hypocrisie. Donc toutes les vérités scientifiques, historiques, philosophiques, religieuses, quelles qu'elles soient, quelque pénibles qu'elles puissent être, quelques sacrifices qu'elles imposent, doivent être acceptées par la vraie religion, dès qu'elles lui sont démontrées ; et elle doit en tenir compte dans sa théologie, dans sa morale, dans sa discipline, dans sa liturgie. *Revelatur ira Dei de cælo super omnem impietatem et injustitiam hominum eorum qui veritatem Dei in injustitia detinent... Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium et coluerunt, et servierunt creaturæ potius quam creatori.*

VII. *Une religion divine doit être mystérieuse.* Ce n'est pas une contradiction d'affirmer que la vraie religion, qui doit être éclairée, lumineuse et véridique, doit aussi être mystérieuse. Dieu étant l'Etre infiniment parfait et infiniment élevé au-dessus de notre intelligence, la religion qui vient de lui,

qui est digne de lui et qui conduit à lui, doit nécessairement renfermer, pour nos esprits, des mystères. La vraie religion doit être non seulement un sentiment mystérieux, plus grand que notre cœur; elle doit être aussi une doctrine mystérieuse, plus grande que notre intelligence. Nous entendons par mystère non ce qui est *contre* la raison, mais seulement ce qui est *au-dessus* de notre intelligence. Plus une vérité est divine, plus elle doit renfermer de mystères pour nous. Si la lumière est l'essence du vrai Dieu considéré en lui-même, le mystère est l'essence de la vraie religion considérée par rapport à nous. De même qu'au delà des sons que nous entendons, des couleurs que nous voyons, des choses que nous saisissons, des idées que nous percevons, il en est d'autres qui nous échappent, ainsi et à plus forte raison heurtons-nous le mystère de tout côté, lorsque nous essayons de concevoir Dieu. Qu'est-ce que les sept énigmes du monde (Dubois-Reymond), en comparaison de la grande et sublime énigme de Dieu? Répétons donc avec Malebranche qu'«il est bon de comprendre clairement qu'il est des choses absolument incompréhensibles»; avec Littré, que «plus le savant vieillit, plus il doit se courber comme un point d'interrogation»; avec Guyau, qu'«il y aura toujours des mystères»; avec Petit-Senn, que «la raison prouve sa grandeur en se posant de sublimes questions, et sa folie en prétendant les résoudre; ses *pourquoi* planent, ses *parce que* rampent». De là, évidemment, la nécessité de la foi dans la vraie religion. Mais ajoutons que la vraie foi religieuse n'est ni la crédulité, ni l'aveuglement, parce que la vraie foi religieuse repose sur des motifs de croire absolument rationnels. Le vrai mysticisme doit être rationnel.

VIII. *Une religion divine doit avoir et être un principe d'autorité.* Dieu étant l'autorité même, la religion qui vient de lui doit faire respecter l'autorité et parler avec autorité. La vraie religion ne pouvant pas porter atteinte à la vérité, doit défendre les droits de la vérité, combattre l'erreur, le mensonge, les passions mauvaises, les injustices, quelles qu'elles soient. C'est donc la vérité seule qui peut être le principe de l'autorité de la religion, et c'est l'esprit d'équité qui seul peut en être le guide. En outre, l'autorité n'est pas la tyrannie. L'autorité religieuse doit donc être doublement respectueuse

de tous les droits de l'homme ; elle ne doit avoir pour sphère d'activité que la sphère religieuse, et pour but que le progrès même de la religion, c'est-à-dire faire en sorte que Dieu (Vérité suprême, Beauté suprême, Bonté suprême) soit mieux connu, mieux aimé et mieux glorifié.

Donc, on le voit, l'autorité religieuse n'a sa véritable raison d'être et son véritable fondement que dans la notion de Dieu, et elle ne peut s'exercer légitimement qu'en parlant vraiment au nom de Dieu, et non au nom d'un homme quelconque.

IX. *Une religion divine doit provoquer l'élan vers l'idéal.* Dieu étant l'Idéal suprême, c'est-à-dire la Beauté vivante et parfaite, une religion divine doit nécessairement chercher l'idéal, développer dans ses adhérents l'amour de l'infinie Beauté et le désir de la perfection. La beauté parfaite étant nécessairement unie au vrai et au bien, la véritable esthétique religieuse doit être inséparable de la vraie doctrine et de la vraie morale, et le véritable culte doit consister avant tout dans la correction des défauts, la purification de l'âme, l'aspiration de toutes les facultés vers le parfait et l'infini. Telle est la sphère religieusement esthétique et religieusement morale, dans laquelle le zèle divin et l'enthousiasme (*ἐνθουσιασμός*) divin doivent s'exercer.

Le « zèle de la maison de Dieu » ne doit pas être le zélotisme, et l'enthousiasme religieux ne doit être ni outré, ni fanatique. Dieu n'a pas plus besoin de nos passions, de nos intempérances, de nos excès que de nos mensonges. Ni la religion, ni la piété, ni la recherche de l'idéal, ne sauraient autoriser l'erreur et le mal. Le feu « sacré » doit réchauffer pour le bien et la vie, et non réduire en cendres. Donc, sous prétexte de tendre à l'idéal, il n'est point permis de porter atteinte à l'objectivité de la religion, à sa valeur intellectuelle et rationnelle. L'apôtre vraiment religieux est celui qui, tout en se croyant sincèrement dans la vérité et en ne voulant répandre que la vérité, est aussi persuadé qu'il n'a pas personnellement le monopole des vertus qu'il prêche, et qu'autrui peut avoir les mêmes facultés que lui, peut-être même supérieures. Cette prudence et cette modestie, très fondées, règlent le zèle sans l'amoindrir. Une Eglise doit donc avoir de l'enthousiasme, non l'enthousiasme du moi, mais l'enthousiasme

de Dieu et des choses de Dieu, non l'aveuglement ni l'orgueil de l'enthousiasme, mais le désintéressement et l'abnégation de l'enthousiasme éclairé, sage et vrai. *Sursum corda!*

X. *Une religion divine doit provoquer l'élan dans la charité.* Dieu étant l'amour parfait, la religion ne saurait être divine sans être charitable. Les formes de la vraie charité sont multiples, car l'amour est ingénieux, et il ne saurait l'être assez pour faire le bien. Donc la vraie religion doit enseigner et pratiquer l'amour fraternel, même l'amour des ennemis; le pardon des offenses, sans toutefois favoriser le mal; la tolérance envers les pécheurs, sans toutefois pactiser avec le péché: «Je chéris sa personne et je hais son erreur», dit Pauline dans *Polyeucte*. La vraie religion doit être condescendante envers les consciences faibles, sans toutefois abandonner les principes (voir nn. V, VI et VIII).

XI. *Une religion divine doit provoquer l'élan dans la justice et la sainteté.* Dieu étant le bien parfait, la justice parfaite, la sainteté parfaite, il est évident qu'une religion divine ne peut pactiser avec le mal sous aucune forme et sous aucun prétexte. Une religion est divine dans la proportion où elle sanctifie. La sainteté est plus que la simple justice: la justice est la pratique du bien entre les hommes; la sainteté, c'est le bien divin en nous, c'est Dieu vivant en nous et nous en lui. Donc une religion qui se bornerait à la simple honnêteté entre les hommes, ne serait ni sainte ni divine dans la force même de ces expressions.

Il faut, d'autre part, se méfier des fausses religions qui, tout en paraissant viser à la sainteté et tout en se prétendant divines, violent la morale. La maxime que «la fin justifie les moyens», est profondément immorale et antireligieuse. Donc faire le mal pour glorifier Dieu, dérober pour enrichir son Eglise, calomnier pour exalter sa religion, c'est faire acte de fausse religion.

XII. *Une religion divine doit manifester l'action de Dieu en elle.* Dieu étant l'activité parfaite et la toute-puissance, doit pouvoir intervenir dans la vraie religion par des actes supérieurs à la science et à la puissance des hommes. Une religion divine ne saurait être, pour Dieu, une religion fermée, et sa providence doit y agir selon sa sagesse infinie. Toutefois, si la

vraie religion ne saurait être fermée à Dieu, elle ne saurait être ouverte à aucune contradiction de la part de Dieu. Dieu, sagesse parfaite, ne se contredit point, et les lois établies par sa volonté restent ce qu'il a voulu qu'elles fussent. L'absolu qui serait à la merci du relatif ne serait pas l'absolu; comme le nécessaire qui se plierait à la variabilité du contingent ne serait pas le nécessaire. Nous verrons, en étudiant les religions positives historiques, que toutes ont admis le fait d'une révélation par un ou plusieurs médiateurs. Cette doctrine s'harmonise avec la notion de Dieu comme force suprême et parfaite. Imaginer un Dieu qui aurait été actif une fois pour toutes, et qui, la chiquenaude de la création une fois donnée, rentrerait dans l'inaction en abandonnant son œuvre à elle-même, c'est imaginer un Dieu très imparfait et par conséquent faux.

XIII. *Une religion divine doit développer la valeur personnelle de l'homme.* Si Dieu, activité infinie, intervient dans la religion, ce ne peut être que pour aider l'homme à se perfectionner: donc pour favoriser le développement de ses facultés intellectuelles, esthétiques, morales, l'évolution et le progrès de son être, l'amélioration de sa liberté et de sa personne. Une religion issue de Dieu ou conforme à la vraie notion de Dieu, ne saurait être en contradiction avec l'action créatrice; elle doit, au contraire, tendre au progrès constant des êtres créés, en général, et particulièrement des créatures raisonnables, libres et morales. De même que l'être tend à l'être et non au néant, ainsi la religion tend au développement de ceux qui la pratiquent. En outre, si Dieu est triplement personnel, une religion divine ne peut que développer dans l'homme, image de Dieu, la personnalité, non les défauts de celle-ci, mais ses qualités d'ordre intellectuel et moral, son initiative pour le bien, sa spontanéité dans la pratique de la vertu, un sentiment toujours plus délicat de sa propre responsabilité. Toute hiérarchie religieuse ou ecclésiastique qui amoindrit les droits des fidèles, qui tend à paralyser leur activité soit intellectuelle soit morale par une passivité aveugle et destructive, est encore plus antidivine qu'antihumaine.

XIV. *Une religion divine doit être une dans son essence et multiple dans ses formes.* Dieu étant un essentiellement et

numériquement, la religion qui porte son caractère doit être une dans son essence et elle ne peut admettre d'autre multiplicité que celle des formes. D'ailleurs, la vérité étant une en ce sens qu'elle n'est pas contradictoire avec elle-même, une religion vraie ne saurait ni enseigner des doctrines contradictoires, ni imposer des préceptes contradictoires. Donc les religions qui se contredisent dans leurs doctrines et dans leurs préceptes ne sauraient être également bonnes; et ainsi il appert que l'indifférentisme qui proclame la bonté de toutes les religions, quelles qu'elles soient, est erroné.

D'autre part, Dieu étant infiniment participable, la religion qui participe de lui doit être variée dans ses formes, en ce sens que telle forme doit faire ressortir davantage tel attribut de Dieu, telle autre forme tel autre attribut. De même que Dieu, dans toutes ses manifestations, est partout un et le même, ainsi une religion divine doit être une et la même dans toutes ses formes: une et la même par son fond, c'est-à-dire par sa substance doctrinale, morale et liturgique, mais non par les formes accidentelles de cette substance.

De cette unité d'essence que doit avoir toute religion divine, il est logique de conclure que cette religion doit être universelle et pour tous les hommes: *universelle*, donc cherchant et glorifiant toutes les vérités, toutes les qualités, toutes les vertus; *pour tous les hommes*, donc s'étendant à toutes les races, à toutes les nations, à toutes les classes politiques et sociales, aux petits et aux grands, aux faibles et aux forts, aux pauvres et aux riches; imposant à tous la même foi, la même morale, les mêmes moyens de salut.

Dieu étant le Père de tous, la religion vraie doit enseigner et pratiquer la vraie fraternité, sans acception des personnes. Elle doit condamner et bannir tout esprit de caste et de secte. L'esprit de caste enfante le cléricalisme, qui est l'élément corrupteur du clergé et, par le clergé, de l'Eglise. L'esprit de secte produit l'orgueil d'Eglise, l'ambition confessionnaliste, l'ignorance des vertus d'autrui, la jalousie, la médisance, la calomnie envers les adversaires; il sème les rancunes, attise les passions mauvaises, vit de l'universelle division, entretient la crédulité, fabrique des légendes pour sa propre glorification, sanctifie l'imposture, en fait un moyen de propagande au bénéfice des «élus»; il se croit et se proclame

infaillible, déclare sa propre infaillibilité un article de foi, souffle partout le fanatisme, se nourrit ainsi de mensonges accumulés, qui à leur tour engendrent une pourriture cachée. Enfin le sectarisme, comme l'indique le mot, a toujours un sécateur à la main : il coupe, taille et retranche de l'arbre humain les branches les plus saines, sous prétexte que leurs fleurs et leurs fruits ne sont ni à sa convenance ni de son goût. Tout ce qui n'est pas avec lui et pour lui, est jeté au feu, et ses cendres dispersées et maudites. Au lieu de faire sienne l'Eglise universelle, il veut faire de sa propre Eglise l'Eglise universelle ; c'est sa sacristie qui doit être le temple. De même qu'il veut que le soleil ne luise que pour lui, ainsi veut-il que Dieu ne soit que pour lui seul.

A la question de l'unité se rattache la question de la simplicité. Le simple est plus fort que le compliqué, comme en morale la franchise est plus forte que les petites habiletés enchevêtrantes que le temps use vite. Une religion qui manque de simplicité dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans sa constitution ecclésiastique, sera tôt ou tard vaincue par la simplicité même. L'unité et la simplicité du dogme condamnent la subtilité, la chicane, l'ergotage, les futiles questions de mots ; l'unité et la simplicité de la morale condamnent la rouerie, la casuistique, cet escamotage des principes qui n'est que l'art de jouer Dieu, de duper la vérité et la justice, d'exploiter les naïfs, et de satisfaire les passions sous le masque hypocrite de la religion.

L'unité du fond et la variété des formes ne sauraient être mises en opposition, parce que l'une et l'autre sont des vérités nécessaires. L'unité du fond doit apparaître dans toutes les formes, en ce sens que chaque forme religieuse doit manifester l'aspiration vers le parfait et le divin, élever l'homme au-dessus de lui-même, le rendre meilleur, le rapprocher de Dieu en le surnaturalisant. La variété des formes, en montrant la richesse du fond, doit d'autant plus favoriser l'épanouissement de la personnalité des fidèles que c'est un des caractères divins de la religion de développer la personnalité et le sentiment de la responsabilité. Ainsi se concilient ces choses si diverses, parce que leur diversité n'est pas une contradiction. De même qu'« il n'y a pas lieu de souhaiter de voir la même écorce à tous les arbres » (Lessing), ainsi ne faut-il pas vouloir la même forme à toutes les religions.

XV. *Une religion divine doit être immuable dans ses éléments essentiels.* Cette vérité est la conséquence de la précédente : car, si une religion divine doit être une dans son essence, elle doit aussi être immuable, son essence ne pouvant changer. Elle doit refléter ainsi l'immuabilité de Dieu. Elle s'acquittera de ce devoir en développant dans l'homme la fidélité aux principes, la recherche constante de la vérité, la fixité du caractère, la stabilité dans le bien, l'inébranlable et l'indomptable énergie au service de Dieu. Par là même, elle combattrà la frivolité capricieuse qui ne se complaît que dans le changement, qui ne s'alimente que de dévotions nouvelles, uniquement parce qu'elles sont nouvelles et même quand elles sont d'ailleurs malsaines. Loin de se plier aux funestes engouements de l'ignorance, elle montrera qu'elle est divine en les réprimant : car son devoir est de corriger et non de corrompre.

XVI. *Une religion divine doit être, d'une certaine manière, éternelle.* Dieu étant éternel et étant éternel parce qu'il est toujours un et immuable dans son essence, la vraie religion doit résister aux injures du temps, ainsi qu'aux caprices des passions et à la versatilité des caractères. Si l'éternité consiste dans le *totum simul* de l'être, la vraie religion doit maintenir tous ses éléments essentiels et ne varier que dans ses éléments variables ; elle doit faire que le passé se continue dans le présent et le présent dans l'avenir, afin de perpétuer ainsi l'identité de la vie divine à travers les générations successives. Le respect de la tradition, loin d'être une momification, est une garantie de force morale : car il ne peut y avoir de progrès là où l'on dédaigne de profiter des leçons du passé. L'homme vraiment religieux doit donc être à la fois homme du passé par le respect, homme du présent par le sens pratique, homme de l'avenir par l'élan, l'espoir, la confiance en Dieu : *omnia possum in eo qui me confortat*. C'est ainsi qu'il peut, dès cette vie et dans cette vie mobile et changeante, avoir de la stabilité et de l'unité, et refléter moralement, jusque dans les relativités de son âme et de sa vie, la divine éternité.

XVII. *Une religion divine doit tendre à rendre tous les hommes heureux.* Dieu étant la béatitude parfaite, n'a pu créer l'homme et lui donner la capacité du bonheur qu'avec la volonté positive et infiniment positive de le rendre heureux. La vraie

religion doit donc tendre à béatifier l'homme soit dans son âme, soit dans son corps. Le moyen par lequel elle doit conduire l'homme à la félicité doit évidemment être religieux : c'est la sainteté, la sainteté qui enseigne l'activité et le travail, la lutte et la résignation, la pénitence et la joie.

La sainteté enseigne l'activité et le travail, parce que le vrai bonheur rend actif et laborieux, comme aussi l'activité et le travail rendent heureux : heureux les travailleurs religieux ! *Regnum cœlorum vim patitur et violenti rapiunt illud*. La sainteté enseigne la lutte et la résignation, parce que la vie sur la terre est une lutte pour le triomphe de la vérité et de la justice : *militia est vita hominis super terram*. Toutefois il y a résignation et résignation : autant la résignation inerte et aveugle paralyse et hébète, autant celle qui est éclairée et courageuse, est sublime et divine. La sainteté enseigne la pénitence et la joie, parce que la pénitence nous fait rompre avec le péché, source de beaucoup de souffrances, et que l'âme, une fois délivrée, maîtresse d'elle-même et consciente de son union avec Dieu, se sent heureuse. *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt !*

Telles sont les principales propriétés que la religion doit avoir d'après l'exacte notion philosophique de Dieu. Voyons, d'autre part, celles que l'exacte notion philosophique de l'homme exige d'elle.

Ch. XI. Ce que la religion doit être par rapport à l'homme : ses qualités humaines.

On peut les résumer dans les quinze suivantes :

I. *Une religion humaine doit être imparfaite*. Il faut s'y résigner. L'homme n'est qu'homme. Le surnaturel même ne le constitue pas dans une espèce nouvelle. Etant homme, il reste imparfait, même quand il aspire au parfait et qu'il est uni à Dieu. Donc la religion, divine du côté de Dieu, est forcément humaine du côté de l'homme.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faille imputer à la religion même toutes les fautes, toutes les erreurs, tous les crimes qui se commettent en son nom. Toutes ces choses ne sont imputables qu'aux hommes qui comprennent mal et pratiquent mal la religion. Ces crimes ne sont pas commis à

cause de la vraie religion, mais malgré la vraie religion. Néanmoins toujours est-il que ce qui est humain est imparfait. La liqueur a beau être divine, le récipient dans lequel elle séjourne et fermente lui donne un goût terrestre qui la détériore. Il n'est que juste, sage et religieux de vouloir corriger toutes les déficiences de l'humanité; mais il serait insensé de croire qu'on y arrive jamais complètement. De même qu'il y aura toujours des pauvres dans la société civile, ainsi y aura-t-il toujours des pécheurs dans l'ordre moral et religieux. Donc, sans pactiser ni avec l'erreur ni avec le mal, la religion en pâtira toujours. Toujours la superstition, l'hérésie, le schisme, l'incrédulité, l'indifférentisme, régneront sur certains esprits; c'est l'écume et la lie, l'écume que la mer même, quoique immense et profonde, n'évite pas, la lie que déposent même les meilleurs vins.

Errare humanum est; donc en religion, comme en science, en morale et en art, l'erreur est inévitable. Chose étrange, ce sont les masses religieuses qui peut-être tiennent le plus à leurs superstitions, comme ce sont les incrédules qui tiennent le plus à leur impiété; les erreurs non religieuses sont les moindres.

De ce que la religion est imparfaite, il ne résulte pas qu'il faille la condamner. On ne doit condamner que les religions fausses ou immorales, qui enseignent positivement l'erreur ou qui violent positivement la morale. Mais les simples imperfections inévitables doivent être portées au passif de l'humanité et non à celui de la religion. Max Müller disait à un palefrenier (*Pferdebursch*): « De même que sans doute vous n'assommez pas du coup vos chevaux et ne les rejetez pas d'emblée parce qu'ils ont quelques tares, s'effarent, ruent, se cabrent, de même je n'assomme pas toutes les religions (et surtout la mienne) parce qu'elles ont quelques défauts, me mettent dans l'embarras, comme vos chevaux dansent le nez en l'air en se dressant sur les pieds de derrière, mais je cherche à les comprendre. Or, beaucoup de religions, même la nôtre, ont des défauts, des faiblesses, tout comme vos chevaux. Mais vous êtes-vous demandé ce que serait devenue l'humanité sans les religions, sans la conviction qu'il doit y avoir au delà de notre horizon, c'est-à-dire au delà de notre frontière, aussi quelque chose? Il n'y a pas de limite, sans rien d'illimité. Cela est vrai comme un axiome de géométrie ».

II. *Une religion humaine doit être naturelle.* Nous avons prouvé que la vraie religion doit être surnaturelle du côté de Dieu; s'ensuit-il qu'elle ne puisse pas être naturelle du côté de l'homme, et que ce soit contradictoire d'exiger qu'elle soit en même temps surnaturelle et naturelle? Nullement. Le surnaturel, nous l'avons dit, n'est pas une contradiction du naturel, comme le naturel n'est pas une négation du surnaturel. Ces deux qualités ne sont pas inconciliables, et il est aisé de concevoir que la religion intégrale doive être humano-divine ou divino-humaine. Si une religion se présentait comme devant être seulement divine ou seulement humaine, seulement surnaturelle ou seulement naturelle, elle ne serait pas cette vraie religion qui, devant unir Dieu et l'homme, doit participer de l'un et de l'autre.

On entend quelquefois par « religion naturelle » le déisme, qui n'admet que les trois dogmes de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme et de la vie future. Ce n'est pas du déisme que nous voulons parler quand nous disons que la vraie religion doit être naturelle. Nous admettons ces trois dogmes, mais nous enseignons qu'il en est encore d'autres, et que c'est pour avoir méconnu ces autres dogmes que tous les essais d'établissement d'une religion déiste ont échoué. Donc, d'une part, la religion naturelle dans le sens purement déiste est fausse, et, d'autre part, la vraie religion doit être naturelle, mais non dans le sens purement déiste.

A. de Broglie a ainsi démontré l'impuissance de la philosophie déiste à unir l'homme et Dieu comme ils doivent l'être: « Il faut que Dieu prenne soin de l'âme et que l'âme s'élève à Dieu. Ce n'est point assez de nous faire voir qu'il y a un Dieu, il faut me faire sentir que ce Dieu songe à moi. Ce n'est point assez de me dire que j'ai une âme, il faut donner à mon âme le moyen de s'approcher de Dieu. Il faut que Dieu devienne le premier de mes devoirs, le mobile et le principe de tous les autres. Dieu, l'âme, le devoir, ce sont des pierres éparses que la philosophie taille et nous livre; si l'on en veut faire un édifice à l'abri duquel nous puissions placer notre tête, il faut trouver un ciment qui les unisse... Le rapport direct et vivant de l'homme et de Dieu, c'est là ce qui distingue aux yeux du vulgaire, dans sa pensée tantôt confuse et tantôt claire, mais au fond toujours juste, la religion de la

philosophie, la spéculation du penseur de la piété du croyant. Le philosophe mesure le ciel, observe la terre; l'homme religieux dresse l'échelle de Jacob pour passer facilement de l'un à l'autre. Dès lors le problème de la religion naturelle se transforme à la fois et se complique. Pour savoir si la religion naturelle est possible ou du moins suffisante, il ne s'agit pas seulement de faire voir que la force de la raison et le spectacle de la nature suffisent à démontrer l'existence de Dieu. Nul débat ne s'engage, nul doute ne s'élève à ce sujet. Mais il s'agit de nous convaincre qu'entre la notion de Dieu, telle que la raison la découvre, et l'état de notre âme, tel que la raison suffit pour l'observer et le décrire, peuvent s'établir aisément ces rapports habituels et directs, ces liens intimes et étroits qui sont l'essence et comme le fond même de l'idée de toute religion¹⁾. »

Toutefois, si l'insuffisance du déisme comme religion naturelle est notoire, ce qui ne l'est pas moins, c'est que la vraie religion doit être naturelle, c'est-à-dire qu'elle doit s'harmoniser avec toutes les facultés de l'homme et donner satisfaction à toutes les aspirations légitimes de la raison, du cœur et de la conscience. C'est un fait que ce qui finit toujours par l'emporter dans l'homme, c'est l'humain. Donc la vraie religion, loin de combattre la nature humaine même, n'en doit combattre que les défauts, en respectant toujours la grande force de l'instinct et des sentiments humains.

Certains théologiens parlent avec mépris de la nature et de la religion naturelle. Ils se trompent. Sans la nature, le surnaturel serait impossible. Donc attaquer la nature comme telle, c'est saper le surnaturel dans une de ses conditions essentielles, sinon dans sa base même. Max Müller a été plus perspicace, lorsqu'il a dit : « Ce que certains philosophes appellent avec mépris la religion naturelle est en réalité le plus grand don que Dieu ait jamais fait aux enfants des hommes, et sans cela, la religion révélée elle-même n'aurait point de ferme assise, point de racines vivantes dans le cœur de l'homme²⁾. »

¹⁾ A. DE BROGLIE, *Questions de religion et d'histoire*, t. II, p. 265-266.

²⁾ *Essais sur l'histoire des religions*, préface, p. XLII; Paris, 1872. — Voir aussi *The Philosophy of Natural Theology. An Essay in Confutation of the Skepticism of the Present Day*. By the Rev. William Jackson. New York, Randolph, 1875.

III. *Une religion humaine doit être intérieure et extérieure, invisible et visible.* L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, une religion vraiment humaine doit être aussi extérieure et intérieure, visible et invisible; elle doit avoir en quelque sorte, elle aussi, un corps et une âme.

Comment et dans quelle mesure cette religion doit-elle être spirituelle et corporelle, je le dirai dans le numéro suivant. Dans le numéro présent, il s'agit seulement de constater que telle doit être la vraie religion, et ce qu'on entend par religion extérieure et par religion intérieure.

Dire que la religion doit être extérieure, visible et sensible, est-ce dire que Dieu doit se rendre, dans la vraie religion, sensible à nos sens? Non. Dieu est essentiellement Esprit: donc son être n'est ni visible à nos yeux, ni sensible à aucun de nos sens.

Dire que la religion doit être extérieure, visible et sensible, est-ce dire que Dieu a besoin d'un culte extérieur? Nullement. Dieu, Esprit infini, n'a besoin pour lui-même d'aucun culte extérieur. Et même, comme Être absolu et parfait, il ne saurait avoir aucun besoin: aucun culte n'est nécessaire ni à sa perfection ni à sa béatitude, à plus forte raison aucun culte extérieur. Rien ne manque à son être, qui par lui-même est infiniment parfait.

Ce qu'on veut dire, c'est que l'homme, créature de Dieu par son corps et par son âme, doit lui rendre hommage et par son corps et par son âme, c'est-à-dire le glorifier par des actes extérieurs et par des actes intérieurs. Son culte doit donc être à la fois externe et interne. Que quelques esprits vivent tellement intérieurement que les choses extérieures soient pour eux à peine aperçues et à peine nécessaires à leur vie intérieure, c'est une exception. Toujours est-il que ceux-là même doivent aussi pratiquer un culte extérieur, sinon par propre besoin, du moins par devoir. Il suffit qu'ils soient hommes pour qu'ils soient obligés, comme tels, de par leur nature, de rendre à Dieu le culte que leur nature lui doit.

Mais, dit-on, la matière et les actes corporels ne sont pas de l'ordre religieux; donc ils ne sauraient trouver place dans la religion, qui est essentiellement une chose de l'âme. Nous répondons que les actes corporels, tout en restant ce qu'ils sont, peuvent cependant et même doivent concourir à l'ex-

pression des idées et des sentiments. La morale aussi est chose de conscience; et cependant tout en étant chose de conscience, elle doit s'exprimer extérieurement. De même la religion. Il n'y a en cela aucune confusion de l'ordre matériel et de l'ordre religieux (voir p. 11).

Bref, autant il est erroné de chercher Dieu avec les sens, de lui rendre un culte sensuel, de le glorifier par des actes exclusivement extérieurs, par une piété purement mécanique, toute d'habitude, de routine et d'automatisme, autant il est rationnel que l'homme prouve sa foi et sa piété envers Dieu par tout l'être qu'il a reçu de lui, donc par des actes extérieurs et par des actes intérieurs. Le culte sans manifestations externes n'est que la moitié, moitié intérieure, du vrai culte.

IV. *Une religion humaine doit être spiritualiste, c'est-à-dire spirituelle et spiritualisante.* Elle doit être *spirituelle*, soit parce que Dieu, Esprit absolu, doit être adoré en esprit et en vérité, soit parce que l'homme, esprit contingent, doit aussi adorer son créateur en esprit et en vérité. Elle doit être *spiritualisante*, en ce sens qu'elle doit rendre l'homme de plus en plus spirituel, en lui faisant comprendre que l'âme est supérieure au corps, et que par conséquent le culte intérieur par l'idée, par la foi, par le sentiment, doit l'emporter sur les actes extérieurs.

Dans quelle mesure le culte extérieur et le culte intérieur doivent-ils être pratiqués? Cette question délicate doit être résolue d'après les considérations suivantes :

1° Le corps doit être pour l'âme un moyen et non un obstacle. Donc les cérémonies extérieures doivent aussi être pour la religion intérieure un moyen et non un obstacle. Donc, dès qu'elles sont un obstacle par leur trop grande fréquence ou leur trop grande longueur, il faut les réduire à une juste proportion.

2° Le corps n'ayant de valeur morale que comme expression de l'âme, le culte extérieur n'a de valeur religieuse que comme expression de la foi et de la piété, comme symbole intelligible et vivant de l'idée et du sentiment.

En appliquant exactement ces deux principes au culte, il est aisé d'éviter le formalisme et de tirer parti de tout ce qu'un sage symbolisme contient de beau et d'édifiant. Il faut éviter et combattre le *formalisme*, qui consiste, d'abord, dans

la prédominance de l'acte extérieur sur la pensée, sur l'attention, sur la foi, sur les vertus sentimentales et morales; ensuite, dans la croyance que les choses divines, les grâces célestes, les forces religieuses sont annexées aux actes extérieurs et dépendantes de ces mêmes actes, comme si des cérémonies corporelles pouvaient être causes productrices de l'élément divin. Que de personnes ignorantes font dépendre, en effet, l'efficacité de leur prière, la bonté et la protection de Dieu, le don de la grâce surnaturelle, d'un baiser donné à une médaille, de l'égrènement d'un chapelet, du balancement rituel du corps, du nombre des prostrations, etc. !

Le symbolisme contenu dans de justes bornes est très beau et très édifiant : alors, loin de voiler et d'étouffer l'idée, il la suggère et la traduit poétiquement, de manière à la faire comprendre des intelligences les plus ordinaires et à la faire admirer des intelligences les plus élevées. Mais, de même qu'il peut y avoir, dans le langage humain, des abus de mots, une abondance excessive d'images démesurées et de phrases creuses qui blessent le goût des esprits sérieux, ainsi peut-il y avoir, dans le symbolisme liturgique, des abus de cérémonies qui provoquent le dégoût dans les âmes qui peuvent s'élever vers Dieu sans ces cérémonies, inutiles et même nuisibles pour elles.

Donc, ce qui importe, c'est de pouvoir discerner la juste mesure d'avec la surabondance et l'excès. Il est clair que cette mesure dépend de l'état des esprits, du degré de culture, du caractère et du tempérament, de la race, des traditions nationales, du climat, du sol, etc. L'habitant du nord étant plus froid et moins expansif que l'habitant du midi, doit avoir un culte plus froid et proportionné à son état d'âme. Cette question est donc une question de tact et de sagesse. Chose étrange, certains francs-maçons combattent le symbolisme religieux et liturgique comme ridicule, et pratiquent eux-mêmes dans leurs loges un rituel compliqué. La vérité est que les cérémonies qui touchent le cœur et fortifient la conscience doivent être maintenues, et que celles qui sont incomprises, ennuyeuses et débilitantes, doivent disparaître. Le culte bien compris doit porter les âmes à la conversion, au repentir, à la régénération, en un mot à tous les actes de la vie spirituelle et religieuse; il n'a d'autre raison d'être que de tendre au développement de la pensée

religieuse et du sentiment religieux, donc à l'amélioration morale de l'homme tout entier. Telle est la vraie norme.

Le spiritualisme de la religion entraîne avec lui, comme conséquence, la prédominance de la conscience religieuse sur la vie externe. C'est donc la vie externe qui doit être subordonnée aux intérêts de la conscience, et non la conscience qui doit être sacrifiée à la position et à la fortune.

V. *Une religion humaine doit être individuelle et personnelle.*

Nous avons déjà démontré qu'au point de vue divin la religion doit développer la valeur personnelle de l'homme (ch. X, n. XIII). La même conclusion est imposée aussi par la nature de l'homme. Tout homme étant un individu et une personne, toute religion vraiment humaine sera individuelle et personnelle. On peut expliquer cette proposition dans les sens suivants :

1° La religion est individuelle et personnelle, quand chaque adhérent la pratique individuellement et personnellement. C'est lui qui doit croire, espérer, aimer, agir, prier, adorer. Il ne doit ni se décharger de ses devoirs religieux sur autrui, ni confier son salut à aucun intermédiaire. Qu'il soit aidé par ses frères, soutenu par ses pasteurs, c'est rationnel et humain. Mais les médiateurs ne doivent être que des aides et non des obstacles ; ils ne doivent pas intercepter l'action personnelle des fidèles, encore moins étouffer le culte individuel et personnel. Toute religion dans laquelle le clergé, sous prétexte de médiation, amoindrit les droits et les devoirs des fidèles, empiète sur leur liberté et leur conscience, est fautive. Ce ne sont pas les fidèles qui existent pour le clergé, mais le clergé qui existe pour les fidèles. Le clergé, comme tel, ne doit avoir d'autres intérêts que ceux de la religion et de l'Eglise : car le clergé n'est pas l'Eglise, mais seulement une partie de l'Eglise, la partie qui est chargée de servir les fidèles ; les ministres sont, en effet, les serviteurs de l'Eglise ; *ministerium* signifie service et non *imperium*.

2° Tel individualisme est bon, et tel individualisme est mauvais. L'individualisme est bon, quand il fortifie à la fois les individus et la société ; il est mauvais, quand il développe les penchants mauvais des individus et affaiblit les liens sociaux. Accorder trop aux individus et trop peu à la société, ou

trop à la société et trop peu aux individus, est une double erreur, très nuisible dans l'un et l'autre cas. Il en est de même en religion. Autant l'individualisme religieux qui développe dans les individus le sentiment de leur responsabilité et de leur vraie dignité personnelle, est excellent et nécessaire, autant l'individualisme qui exagère les droits des fidèles jusqu'à favoriser l'arbitraire, le caprice, la versatilité, la division, la contradiction, jusqu'à affaiblir et même jusqu'à ruiner l'Eglise, est pernicieux. Autant l'anarchie sociale est fatale en politique et nuisible aux individus mêmes qu'elle prétend protéger, autant l'anarchie religieuse cause de dommages non seulement à l'Eglise, mais encore à la vie religieuse individuelle. Bersier s'est élevé contre l'individualisme religieux qui ne voit que l'individu, « sans tenir compte du fait que cet individu appartient à une espèce par une solidarité qu'il lui est impossible de renier, et que le progrès ne consiste nullement pour lui à s'affranchir de cette solidarité ¹⁾. » Bois a combattu ce même individualisme en disant : « L'homme n'est pas tout entier dans l'individu, il n'est complet que dans l'individu associé à la grande famille humaine ²⁾. » Mazel, aussi protestant, a écrit que Vinet, « sous la magie de son système séducteur, mais erroné, a porté atteinte à l'autorité de Dieu même ³⁾. » Etc.

3° Paul Janet a donné de l'individu et de la personne une explication qui, sans rentrer précisément dans la précédente, aboutit cependant aux mêmes résultats pratiques. Selon lui, il faut faire une distinction entre l'individu et la personne. Cette distinction est capitale; elle montre qu'il faut combattre le mauvais individualisme qui ne songe qu'à ses droits et surtout à ses licences, et favoriser le personnalisme légitime, bon, qui a surtout souci de ses devoirs. Tout individu n'est pas une personne. Ce qui, dans l'individu naturel, crée la personne, c'est la moralité. L'individu a pour loi l'égoïsme; il est aveugle et se fait centre. La personne morale a pour loi le devoir, c'est-à-dire le don de soi, le dévouement à autre chose que soi. Il suit de là que, suivant qu'on réclame pour l'individu, c'est-à-dire pour l'égoïsme animal, ou pour la personne morale,

¹⁾ *Mes actes et mes principes*, p. 31, 1877.

²⁾ *Evangile et liberté*, p. 47.

³⁾ *Revue de théologie* (Montauban), juillet 1880, p. 233.

on aboutit à deux sortes d'individualismes de nature et de tendance contraires. Cette juste remarque éclaire profondément la lutte du socialisme et de l'individualisme. Au fond, qu'est le socialisme prétendu scientifique et réellement révolutionnaire, sinon l'inflation démesurée des égoïsmes et des appétits individuels, avec la négligence ou la suppression de la personne morale? D'autre part, l'individualisme moral, c'est-à-dire celui qui garantit le caractère moral de la personne, son droit, afin qu'elle puisse remplir tout son devoir de dévouement et toute sa destination qui est dans l'unité finale de toutes les personnes morales, cet individualisme n'est-il pas de tous les systèmes celui qui sauvegarde les liens et les biens sociaux?

VI. *Une religion humaine doit être une dans son essence et multiple dans ses formes.* Nous avons déjà établi cette vérité en considérant la religion par rapport à Dieu (ch. X, n. XIV); nous devons également l'établir, en étudiant la religion par rapport à l'homme. L'homme, en effet, a une nature qui est la même dans tous les individus de l'espèce humaine: dans tous la raison est une, le cœur un, la conscience une, malgré les divergences des opinions individuelles, des sentiments individuels et des manières particulières d'interpréter la loi morale naturelle. De là l'humanité une. Mais cette humanité, qui est une dans son essence, est multiple dans ses formes individuelles, en ce sens qu'aucun individu ne ressemble à un autre individu dans les particularités qui constituent l'individualité. De même, la religion, pour être en harmonie avec l'humanité, doit avoir un fond un et des formes variées. Ni l'unité du fond ne doit nuire à la variété des formes, ni la variété des formes à l'unité du fond. L'une et l'autre sont nécessaires. Les diverses formes religieuses doivent donc maintenir dans leur intégrité les éléments constitutifs de la religion, les vérités nécessaires, les vertus nécessaires, les obligations nécessaires, comme les verres de diverses couleurs doivent toujours laisser passer la lumière chacun dans sa propre couleur.

En général, moins il y a de fond, plus il y a de formes; moins il y a d'idées religieuses dans une religion, plus son rituel est compliqué¹⁾; moins il y a d'unité doctrinale dans

¹⁾ Voir Schoebel, *La religion première*, p. 76, 83.

une Eglise, plus il y a de sentiments contradictoires et de morcellements à l'infini. On ne saurait assez se prémunir soit contre la variété excessive qui détruit l'unité nécessaire, soit contre l'unité excessive qui empêche la variété nécessaire. Dans le monde chrétien, par exemple, le protestantisme outré et le papisme blessent l'un et l'autre la nature de la vraie religion.

VII. *Une religion humaine doit concilier la liberté et l'autorité.* La liberté et l'autorité sont nécessaires à l'humanité. Tout homme a des *droits* relativement à son âme et à son corps, par exemple: le droit d'exercer ses facultés spirituelles et ses facultés corporelles selon la justice et la vérité. Tout homme a aussi des *devoirs* relativement à son âme et à son corps, par exemple: le devoir, pour le corps, de respecter la supériorité de l'âme, et le devoir, pour l'âme, de respecter l'infériorité du corps et de travailler à le spiritualiser.

Donc la vraie religion doit tenir compte et des droits et des devoirs, et chercher à réaliser le grand principe: *mens sana in corpore sano*. — Elle doit tenir compte des justes droits: par conséquent respecter la liberté de l'intelligence, du cœur, de la conscience, du culte. C'est en ce sens que la vraie religion doit être libérale, et que toute religion qui blesse les droits naturels de l'homme est fausse; ce serait en vain que, dans ce dernier cas, elle se prétendrait surnaturelle, car, au lieu d'être surnaturelle, elle serait antinaturelle. — La vraie religion doit aussi tenir compte des justes devoirs: par conséquent protéger l'âme contre les usurpations du corps, et protéger le corps contre les tyrannies de l'âme. C'est en ce sens que la vraie religion doit être, non pas autoritaire (ce mot étant pris en mauvaise part et signifiant maintenant un abus d'autorité), mais ferme dans l'autorité qu'elle doit exercer et dans la défense des principes religieux qui sont confiés à sa garde (v. ch. X, n. VIII).

Ces notions générales établies, comment faut-il juger la liberté de penser et le rationalisme en religion? En démontrant la nécessité de la religion, nous avons déjà réfuté la libre-pensée *irréligieuse* (ch. VII). En prouvant que la religion doit être éclairée et lumineuse (ch. X, n. V), nous avons réfuté l'une des principales objections de la libre-pensée *irréligieuse*, à savoir: que la religion est contraire à la science et con-

damnée par la science. A ceux qui disent : « Ou la religion sans la liberté, ou la liberté sans la religion », nous répondons que ce dilemme est erroné, et que, loin d'admettre cette disjonction, nous revendiquons l'union de ces deux choses vitales et nécessaires, la religion et la liberté.

Autant la religion a le droit et même le devoir de condamner les erreurs dans lesquelles un esprit mal dirigé peut tomber quand il se sert mal de sa liberté, autant elle doit respecter la liberté, qui est un bien inaliénable de l'homme. Nous avons démontré que la vraie religion doit développer la valeur personnelle de l'homme (ch. X, n. XIII); or elle ne peut remplir ce devoir sans respecter le droit que la raison et la conscience possèdent, de par leur nature, de penser et de croire, d'examiner et de juger, de critiquer et de conclure. La vraie religion doit se démontrer comme vérité, comme fait, comme règle, et ne se faire accepter qu'en se démontrant : *non imponenda fides, sed suadenda*. « Se soumettre à l'autorité n'est pas indigne d'un esprit libre, mais ce qu'il doit se réserver, c'est d'en connaître la nécessité » (Marheineke).

Etant donné que la vraie religion doit être rationnelle, il est évident que le mot « rationalisme » ne lui déplairait pas plus que le mot « libre-pensée », si ces deux mots n'étaient pas pris en mauvaise part et dans un sens irrégulier. La vraie religion admet tout ce qui est rationnel, comme elle admet tout ce qui est libre et juste. Elle condamne d'autant plus l'irrationalité ou la déraison, que c'est la déraison qui engendre la superstition et l'incrédulité, ces deux grandes ennemies de la vraie religion.

Donc nous tenons pour sacrés tous les droits de la raison. Mais, d'autre part, nous n'oublions pas les devoirs non moins sacrés qui empêchent la liberté de dégénérer en licence. Sur ce dernier point, Paul Janet a dit avec un parfait bon sens :

« Si j'affirme avec Descartes que l'homme a le droit d'examiner ce qu'on lui propose de croire et de ne se décider que sur l'évidence, je ne veux point dire pour cela que l'homme ait le droit de penser, selon sa fantaisie et selon son caprice, tout ce qui peut lui passer par la tête, que je puis volontairement et à mon gré déclarer vrai ce qui est faux et faux ce qui est vrai, prendre ma passion pour souverain arbitre et faire de mon bon plaisir la règle de mes jugements : ce serait

confondre la liberté avec l'arbitraire, et je ne sache pas qu'aucun philosophe ait jamais réclamé ce droit extravagant. Les sceptiques eux-mêmes ne l'ont point entendu ainsi. Quelques poètes seuls ont quelquefois réclamé pour toutes les fantaisies de leur imagination cette sorte de droit divin, mais personne ne leur a donné raison; c'était d'ailleurs dans le royaume des chimères et des rêves. Quant au royaume de la vérité, nul n'y est libre qu'à la condition de se soumettre au joug de la vérité seule. Tout droit suppose un devoir, le devoir d'écarter toutes les causes d'erreur et d'illusion qui nous captivent et nous égarent, les passions, l'imagination, les affections mêmes, de dégager en un mot de tous les nuages qui la couvrent la pure lumière de l'évidence. Il est très singulier que l'on conteste l'examen comme un droit, tandis qu'en même temps on l'impose comme un devoir. Lorsque les autres hommes ne sont pas de notre avis, que leur répondons-nous d'ordinaire? C'est qu'ils parlent sans avoir étudié ni examiné la question. Considérez la chose de plus près, leur disons-nous, et vous serez de notre avis. Ecoutez les prédicateurs dans les chaires; ils vous diront que, si on ne croit pas à la religion, c'est qu'on ne l'a pas étudiée, qu'on n'y a pas appliqué son examen. Ils vous invitent à cet examen et vous garantissent que, si vous vous y mettez de bonne foi, vous serez convaincu; ils parlent contre les préjugés qui éloignent de la religion et vous recommandent de vous en affranchir; ils tonnent contre le respect humain et font appel à la libre fierté de l'homme, qui doit s'élever contre un joug servile, humiliant. Fort bien jusqu'ici, voilà l'examen qui a passé à l'état de devoir, et tous nous parlons ainsi quand nous voulons persuader et convertir les hommes. Comment se fait-il donc que ce même examen, s'il tourne contre vous, devienne tout à coup une méthode criminelle et folle, née de l'orgueil, ennemie de la société et de la morale? Il m'est permis, il m'est ordonné d'examiner, mais à la condition que je sois de votre avis. Dites-moi tout de suite qu'il faut que je sois de votre avis sans examen, cela est plus simple...¹⁾. »

VIII. *Une religion humaine doit être tolérante.* Nous voulons dire par là, non pas qu'elle doive tolérer les erreurs sans

¹⁾ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1866, p. 42-47.

dire que ce sont des erreurs, sans les condamner et sans les réfuter, — ni qu'elle doive tolérer les vices sans dire que ce sont des vices, sans les condamner et sans leur opposer les vertus contraires, — mais qu'elle doit tolérer les personnes qui ont droit à la liberté de pensée, d'examen, de conscience, de culte, etc. Soient donc les trois thèses suivantes :

1° Que la vraie religion, qui doit être éclairée, lumineuse, vraie et véridique, ne puisse laisser passer l'*erreur* sans affirmer la vérité et sans soutenir la vérité contre l'erreur, c'est l'évidence même. La religion ne serait plus vérité et elle mentirait à son nom, à sa définition, à toutes ses qualités divines et humaines, en un mot à ses devoirs les plus élémentaires, si elle restait indifférente envers l'erreur et si elle laissait celle-ci s'affirmer comme vérité. Aucun savant ne tolère que sa science soit traitée d'erreur ; aucun philosophe ne tolère que ce qu'il tient pour erroné soit proclamé comme vérité. On peut se tromper ; mais, même quand on se trompe, on doit être sincère.

2° Ce que nous disons à propos de l'erreur, nous devons le dire également à propos du *vice* : car la vraie religion ne peut pas plus être indifférente envers le vice qu'envers l'erreur.

3° Quant aux *personnes* qui enseignent l'erreur et qui commettent le mal, il est évident qu'elles ne cessent pas d'être des personnes, et que la religion doit les traiter comme des personnes. Respecter les *droits* de la personne, ce n'est respecter ni les *erreurs*, ni les *torts* de cette personne. On ne saurait comprendre l'intolérance absolue qu'envers le mal absolu ; or le mal absolu n'existe pas plus que l'erreur absolue ; dans toute erreur il y a quelque vérité, comme dans les fautes les plus condamnables se cache quelquefois une intention bonne. H. Spencer a dit (*Premiers principes*) : « Nous oublions trop souvent, non seulement qu'il y a une âme de bonté dans les choses mauvaises, mais aussi qu'il y a une âme de vérité dans les choses fausses. » Les doctrines publiques et les actes publics relèvent de la science et de la justice humaines, mais les consciences ne relèvent que de Dieu. « Ce n'est pas suivre la religion que d'imposer la religion ; on l'accepte librement, on ne la subit pas par violence » (Tertullien).

Les intolérants objectent que la tolérance est la fille du scepticisme et de l'indifférence ; que plus elle se développe,

plus se développent aussi le scepticisme et l'indifférentisme ; que par conséquent la vraie religion, fille du ciel, ne saurait tolérer ni l'erreur ni le péché. — Nous avons déjà condamné le scepticisme et l'indifférentisme. Nous ne faisons nullement reposer la légitime tolérance sur le scepticisme ou sur l'indifférentisme, mais bien, au contraire, sur la juste appréciation de la loyauté de chacun, de la diversité des esprits et des points de vue, sur le respect de l'âme humaine, sur la charité, sur la compassion. Tel superstitieux s'appuie sur sa superstition comme le malade sur un bâton de mauvaise qualité, mais qui l'aide pourtant à marcher ; au lieu de battre ce malade avec le bâton malpropre dont il se sert, donnons-lui-en un autre, propre et solide ; remplaçons la superstition par la vraie religion. Félix Bovet a dit dans son *Irénique et Polémique* (1891) : « Il en est d'une conviction religieuse puissante comme du patriotisme : ce sont des vertus sur lesquelles ceux qui les ont doivent veiller avec tout autant de soin que l'on veille sur des défauts, car elles peuvent en devenir. Prenons garde que la part de vérité que nous possédons, si grande qu'elle nous paraisse, si grande qu'elle puisse être réellement, ne nous empêche de voir la petite part qu'en ont aussi les autres. Et si nos adversaires sont injustes à notre égard, ne le soyons jamais au leur : rappelons-nous que la vraie justice, la seule que connaisse l'Évangile, consiste à traiter les autres non pas comme ils nous traitent ou nous ont traités, mais comme nous voudrions qu'ils nous traitassent. »

IX. *Une religion humaine doit être bienfaisante.* La religion, lien entre Dieu et les hommes, doit évidemment conduire les hommes à Dieu. Son but est donc d'assurer le salut de l'humanité en glorifiant Dieu. Le salut de l'humanité consiste, pour elle, à atteindre sa fin dernière, à réaliser sa destinée, à procurer à toutes ses facultés leur bien propre : la subsistance matérielle au corps, le vrai aux facultés intellectuelles, le beau aux facultés esthétiques, le bien aux facultés morales, le divin aux facultés religieuses. La vraie religion doit donc être bienfaisante et utile ; et elle l'est en procurant le bonheur soit en cette vie soit dans la vie future, bonheur qui consiste dans la satisfaction même des aptitudes et des besoins, donc dans la possession du vrai, du beau et du bien, dans la sauvegarde des intérêts spirituels et matériels, éternels et temporels. C'est

ainsi que la vraie religion, tout en étant préoccupée avant tout de la sanctification des hommes, travaille aussi à leur prospérité terrestre: non qu'elle ait pour but d'enrichir matériellement, mais elle fait en sorte que les riches aient l'esprit de pauvreté, qu'ils ne soient pas corrompus par leur fortune, qu'ils l'emploient à soulager leurs frères pauvres et à faire triompher la vérité et la justice; de plus, elle fait en sorte que les pauvres aient, eux aussi, l'esprit de pauvreté, qu'ils se résignent à la modestie de leur condition, tout en cherchant à l'améliorer, et qu'ils se consolent à la pensée que, s'ils sont privés des biens de la terre, de ces biens que nul n'emporte dans le tombeau, ils peuvent être riches des biens du ciel, de ces biens que nul ne peut dérober et qui nous suivent dans l'éternité.

Donc, fausse est la religion qui, sous prétexte de mysticisme et de surnaturalisme mal compris, condamne ou néglige les intérêts temporels et matériels; fausse également est la religion qui, absorbée par les intérêts temporels et matériels, néglige les intérêts spirituels et éternels. La vérité est entre ces deux erreurs: car tous les intérêts légitimes peuvent être conciliés; et en cas de conflits, il est clair que les intérêts de de l'âme doivent l'emporter sur ceux du corps. Il est clair également que la religion, en sauvegardant les intérêts terrestres, ne sanctionne nullement pour cela l'égoïsme intéressé et vil, la cupidité, l'avarice, l'ambition, ni aucune des passions que développe la recherche exagérée et illégitime des légitimes intérêts. C'est ainsi que la religion, en permettant l'acquisition de la fortune, apprend aux hommes à s'en détacher; qu'en permettant les plaisirs honnêtes, elle apprend à les modérer, et aussi à utiliser et à sanctifier les souffrances. C'est ainsi que la vraie religion est la voix même du bon sens, l'équilibre entre les oscillations de la vie, la conciliation de l'humain et du divin.

X. *Une religion humaine doit être évolutive et progressive.* Je dis *évolutive* et non *évolutionniste*, parce que l'évolutionnisme de Darwin est pris souvent dans un sens positiviste antichrétien, tandis que le mot *évolutif* n'indique que la simple évolution en général; le positivisme antichrétien est une erreur, tandis que l'évolution, en soi, est une vérité. Une religion humaine doit être progressive, en ce sens qu'elle doit favoriser et

approuver tous les progrès qui s'accomplissent en dehors d'elle, et qu'elle doit aussi progresser elle-même autant que possible. Autant elle doit être immuable dans son fond *divin* et *éternel*, autant elle doit se perfectionner, et par conséquent évoluer et se développer, dans ses éléments *humains*: car la loi de l'homme est de progresser, c'est-à-dire d'accroître sans cesse ses moyens d'action, d'augmenter le capital de ses forces intellectuelles, morales et religieuses, de déployer au service de Dieu (Vérité infinie, Justice infinie, Amour infini, Sainteté infinie) une activité toujours plus grande: *justus justificetur adhuc*. L'enfant doit devenir homme fait; l'expérience qu'il acquiert avec le temps, avec le travail, avec la réflexion, doit servir aussi à la religion, c'est-à-dire rendre la foi plus éclairée et plus consciente, la vertu plus forte et plus consciencieuse, le désintéressement plus profond. Ne pas progresser, c'est se mettre en rébellion contre la volonté divine, rompre avec l'idéal, vouloir en quelque sorte arrêter la création dans sa marche ascensionnelle vers Celui qui est son principe et sa fin. Une religion qui ne devient pas toujours plus divine et toujours plus humaine, toujours plus éclairée et toujours plus bienfaisante, toujours plus pure et toujours plus sainte, n'est pas une religion vraie. Sa vérité se mesure à son progrès même. Si Dieu est absolu en lui-même, la notion que nous en avons n'est nullement absolue; nécessairement relative et imparfaite, elle doit progresser à mesure que notre connaissance de l'univers, œuvre de Dieu, progresse, et que nous progressons nous-mêmes. Le progrès de la religion est en raison directe du progrès de l'esprit dans la vérité et de la volonté dans la vertu. « Par une loi qui assujettit toutes les choses créées, là où cesse le progrès, la mort commence à s'introduire » (Lacordaire). « On avance toujours, on n'arrive jamais » (V. Hugo).

Glorifier le vrai progrès, c'est évidemment condamner les faux progrès, ainsi que les progrès prématurés qui, comme les fruits cueillis avant la maturité, manquent de saveur et se dessèchent vite.

On objecte que plus l'homme progressera en science, plus il deviendra indépendant de la nature, et par conséquent irreligieux, la religion étant un sentiment de dépendance. — Nous avons déjà dit que la religion est fondée sur notre dépendance non envers la nature, mais envers le créateur de la nature;

que plus nous connaissons l'univers et le créateur de l'univers, plus nous nous sentirons reconnaissants et dépendants envers notre Maître et notre Père, par conséquent religieux.

XI. *Une religion humaine doit être intégrale*, en ce sens qu'elle doit unir l'homme tout entier à Dieu et Dieu à l'homme tout entier. D'où il suit qu'elle doit renfermer : 1° des *dogmes*, doctrines provenant de Dieu ou dérivées de la notion de Dieu, s'adressant à l'intelligence, constituant l'objet de la foi divine et faisant vivre religieusement la raison humaine ; — 2° une *morale*, s'adressant à la volonté et à la conscience, pour les faire vivre religieusement par la pratique de la justice et de la sainteté ; — 3° une *esthétique* et une *liturgie*, s'adressant à l'imagination et au cœur, constituant l'objet de l'espérance et de la prière ; esthétique et liturgie forcément symboliques, mais répandant, sous l'enveloppe symbolique des rites, la vérité, le sentiment, la grâce ; — 4° une *constitution* et une *discipline*, réglant la vie externe et publique, et maintenant l'ordre dans la société religieuse.

Tels sont les éléments essentiels à toute religion vraiment humaine, parce que l'homme, créature de Dieu par son âme et par son corps, doit rendre hommage à Dieu par toutes ses facultés spirituelles et corporelles. Supprimer un de ces éléments, c'est fausser la religion. Dieu perçu par la raison, par l'imagination, par le cœur, par la conscience, par la volonté, doit être adoré par toutes ces facultés et recevoir de chacune le culte suprême qui lui est dû.

Ont été suffisamment réfutés, dans la I^{re} partie de ce Traité, les dogmatistes exclusifs, qui réduisent la religion au dogme ; les sentimentalistes exclusifs, qui la réduisent au sentiment ; les ritualistes exclusifs, qui la réduisent aux simples pratiques liturgiques ; les moralistes exclusifs, qui la réduisent à la simple morale, dénuée de sa base dogmatique et de son complément religieux, le culte positif.

XII. *Une religion humaine doit être domestique ou familiale*. Soient, sur ce point, les cinq thèses suivantes :

1° Aucun individu n'est par lui-même complet. L'homme, être essentiellement social et sociable, ne peut vivre, grandir, se développer qu'avec l'aide de ses semblables. La première

société dont il a besoin, c'est la famille. Donc tout homme, outre sa vie individuelle, a une vie domestique.

2° La vraie religion devant favoriser tout ce qui est nécessaire et utile au développement et au bonheur de l'homme, doit donc favoriser la famille et la vie de famille.

3° La vraie religion, tout en étant individuelle et personnelle, doit donc être aussi domestique ou familiale, en ce sens qu'elle doit s'exercer dans le sein de la famille. Les pères terrestres entourés de leurs enfants, doivent glorifier ensemble le Père céleste. La famille, institution divine non moins qu'humaine, doit, comme telle, glorifier Dieu.

4° La vraie religion doit donc avoir des actes religieux concernant le mariage qui commence la famille, et concernant la naissance des enfants qui perpétuent et complètent la famille. Elle doit avoir des préceptes relatifs aux devoirs paternels, maternels, filiaux et fraternels.

5° Loin de se substituer au père et à la mère vis-à-vis des enfants à instruire et à élever, la religion doit les rendre plus actifs et plus dévoués dans l'accomplissement de leur tâche sainte, se bornant à les aider de ses secours, sans empiéter sur les parents ni accaparer les enfants. Les parents doivent donner à leurs enfants une instruction et une éducation religieuses solides.

Bref, tout ce qui est naturel doit glorifier l'auteur de la nature. La famille étant naturelle et tenant à l'essence de la vie humaine, doit glorifier Dieu; devant perfectionner l'homme, elle doit donc aussi le rendre plus religieux. De là ce culte domestique, si élevé, si touchant, lorsqu'il est bien pratiqué. Les parents doivent se considérer comme étant, aux yeux de leurs enfants, la plus haute représentation de Dieu sur la terre; et les enfants ne doivent jamais oublier que, pour adorer dignement leur Père qui est dans le ciel, ils doivent respecter, aimer, vénérer leurs parents sur la terre, et leur témoigner tout le dévouement dont ils ont été eux-mêmes l'objet de leur part.

XIII. *Une religion humaine doit être publique et sociale.* Le bien que chaque homme tire de la société étant un don de Dieu, doit être, comme tous les autres, rapporté à Dieu. L'homme devant être religieux dans sa vie entière, doit l'être

dans sa vie sociale, comme dans sa vie individuelle et dans sa vie domestique; par conséquent, le culte qu'il doit rendre à Dieu doit être non seulement individuel et domestique, mais encore public et social. Toute religion qui n'aurait pas de culte public et social, ne serait pas une vraie religion, parce que, si irréprochable qu'elle pût être d'ailleurs en ce qui concerne la vie individuelle et la vie domestique, elle serait incomplète. De même, tout homme qui ne remplit pas ses devoirs religieux sociaux, pèche contre Dieu et contre lui-même, quelque honnête qu'il puisse être d'ailleurs.

La loi de société étant une loi inévitable dans l'ordre corporel et dans l'ordre spirituel, elle l'est aussi dans l'ordre religieux; et la religion affirmée et pratiquée socialement, est plus claire, plus vivante, plus ferme, plus féconde que celle qui ne l'est que privément.

Sans aucun doute, la religion est avant tout une affaire de conscience; mais la conscience, tout en étant une chose intérieure, rayonne dans la vie publique à tous les points de vue, en éducation, en politique, en morale; donc elle doit aussi rayonner en religion.

C'est en ce sens que la religion peut être une force pour la société, et que la société peut aussi être une force pour la religion. L'une et l'autre doivent s'aider et se fortifier, la société en étant religieuse et la religion en étant sociale. Il doit y avoir une communication sociale de la croyance et une manifestation sociale des sentiments religieux; cette communication et cette manifestation ne peuvent qu'être utiles soit à la société, soit à la religion.

XIV. *Une religion humaine doit être nationale et humanitaire.* Si l'on veut préciser le caractère public et social de la religion, on devra convenir qu'elle doit être nationale et humanitaire: car la société est composée de nations, lesquelles constituent l'humanité. Etant donné que les nations et l'humanité doivent être religieuses, il est évident que la vraie religion doit être nationale et humanitaire.

Cela ne signifie nullement que chaque nation doive avoir un Dieu national, unique pour elle seule. Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, qui doit être le Dieu unique de toutes les nations, et chaque nation doit lui rendre hommage. De même qu'on peut associer l'amour de sa propre nation et l'amour

de l'humanité entière, ainsi peut-on associer la religion universelle et humanitaire à la vie nationale et au sentiment patriotique. Les religions nationales payennes, fondées sur le polythéisme, ont nui à l'humanité, parce qu'elles ont donné en quelque sorte une sanction prétendue religieuse aux divisions et aux haines nationales. Ce nationalisme faux a été anti-humanitaire, parce qu'il a divisé l'humanité, qui doit être une, et antireligieux, parce qu'il a substitué au vrai Dieu de faux dieux et à la vraie religion de fausses religions.

Mais, s'il est un faux nationalisme, il en est aussi un bon, parce que la nationalité est en soi une chose bonne. Or le nationalisme qui est bon peut aussi être religieux. Il doit même l'être. C'est en ce sens que nous disons que la vraie religion doit être nationale. Enfin, tout en étant nationale, la religion peut être humanitaire : car l'humanité est composée de toutes les nations et de tous les individus, et elle ne combat ni le nationalisme vrai ni l'individualisme vrai. Ces vérités se concilient fort bien entre elles : tous les individus, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont frères ; donc toutes les nations sont sœurs ; donc la religion vraie, qui est pour tous les individus et pour toutes les nations, est aussi pour toute l'humanité ; et de même qu'elle est individuelle dans chaque individu, ainsi est-elle nationale dans chaque nation et humanitaire dans l'humanité ; et cette religion n'en reste pas moins une dans son individualisme, universelle dans son nationalisme, divine dans son humanitarisme.

XV. *Ce qu'il faut penser de la religion et de l'Etat.* L'Etat n'est pas la nation, mais il est nécessaire à la nation. On peut dès lors se demander ce que la religion, qui est nationale, doit être envers l'Etat et ce que l'Etat doit être envers elle. La vraie religion devant respecter et favoriser tout ce qui est utile à la société en général et à chaque nation en particulier, doit respecter et favoriser l'autorité et les droits de l'Etat, l'Etat étant une délégation de la nation et tenant de la nation même son autorité dans le but de défendre tous les intérêts nationaux. Comme les intérêts religieux d'une nation font partie de ses intérêts nationaux, l'Etat, chargé de défendre ceux-ci, doit donc défendre aussi ceux-là. Toutefois il ne doit et ne peut s'occuper de la religion de la nation que dans la mesure où la nation même lui en fait un devoir. Si la nation veut que

les intérêts religieux soient réservés aux individus, aux familles et à elle-même, et non à l'Etat, celui-ci n'a ni le devoir ni le droit de s'en occuper. Donc, là où la nation décide que l'Etat doit être « laïque », l'Etat ne doit être que « laïque », c'est-à-dire non pas antireligieux, mais simplement non-religieux, ce qui n'empêche ni la nation d'être religieuse comme nation, ni les familles d'être religieuses comme familles, ni les individus d'être religieux comme individus.

Il va de soi, en toute hypothèse, que ni la nation ni l'Etat n'ont le droit d'imposer une religion aux individus et aux familles qui refusent de la pratiquer, mais il va de soi, également, que tous les membres de la nation ont le devoir de respecter la religion que la majorité de la nation a adoptée comme nationale, sans préjudicier toutefois du droit qu'a chacun de critiquer tout dogme ou tout acte religieux qui lui paraît erroné, et toute décision, même « nationale », qu'il croit mauvaise.

On dit souvent que la patrie est une mère, que l'humanité est une mère, que la religion est une mère. N'est-ce pas dire que le cœur humain est assez grand pour associer dans cet amour un et triple la patrie, l'humanité et la religion ?

Tels sont les principaux caractères que la vraie religion doit avoir au point de vue humain. Nous connaissons déjà ceux qu'elle doit avoir au point de vue divin. Donc nous sommes en possession de la norme, vraiment rationnelle, avec laquelle nous pouvons examiner et juger toutes les religions existantes. Transportons-nous donc sur le terrain de l'histoire, et voyons, parmi les religions historiques, s'il en est une qui soit conforme à la religion typique que nous avons décrite.

E. MICHAUD.
